

Chapitre 11

[...] Elle vivait dans un monde où la pire des choses – surtout lorsqu'on était une fille – était d'avoir la peau foncée. La seule chose pire que cela était d'être morte. Elle connaissait la composition de son école, savait pour le quota de gens de couleur. Une certaine gêne – à défaut d'un terme plus adéquat – semblait vivre dans un recoin de son âme et elle était choquée par ce qui, se disait-elle, était de l'injustice et de la cruauté, alors que d'un autre côté, elle était contente de son apparence et tirait avantage de ses cheveux et de sa peau.

Clare avait appris que, tout comme les Juifs étaient censés souffrir dans un monde de chrétiens, les Noirs étaient censés souffrir dans un monde de blancs. Elle se remémora un incident, lorsqu'une vieille Noire qui se tenait à l'arrêt de bus en face de l'école s'était approchée de deux de ses camarades de classe pour leur demander l'heure. La vieille dame avait la peau foncée et était dépenaillée. Les camarades de classe de Clare avaient la peau plus foncée qu'elle : une des filles était boursière et le père de l'autre était fonctionnaire. Quand la vieille dame leur demanda l'heure, elles lui tournèrent le dos et lui dirent de s'occuper de ses affaires. Clare observa la scène puis alla voir la vieille dame, lui donna l'heure et les trois pennies qu'elle réclamait pour le ticket de bus, puis se tourna et lança à ses camarades :

— Comment est-ce qu'on peut être aussi inhumain ?

Elle décida aussitôt de ne plus jamais adresser la parole à ces filles. Elle ne parla de l'incident à personne et ne sut pas vraiment pourquoi il eut lieu, ni pourquoi le mot « inhumain » lui vint si rapidement à l'esprit. Clare ne savait pas assez de choses sur son monde et la place qu'elle y occupait pour se demander pourquoi la vieille dame était allée vers les autres filles et non vers elle. Pas plus qu'elle n'avait la moindre idée de pourquoi les deux filles à la peau foncée avaient répondu de la sorte. La vieille dame, dans ses haillons et ses chaussures défoncées n'était qu'une pauvre malheureuse – une victime – à ses yeux.

Clare n'était pas censée s'identifier à la vieille dame, pas plus qu'à sa couleur, sa pauvreté ou son statut de victime. Elle ne pensait pas qu'il en allait différemment pour ses camarades, que, grâce à cette attitude, elles espéraient dépasser ou s'entraînaient à dépasser la souffrance et le lot de leurs semblables, espéraient s'en démarquer. Espéraient « une vie meilleure ».

Là encore, elle n'analysait pas : elle observait. Et ensuite, elle se faisait sa propre opinion.

« Inhumain », c'était un mot terrible, pour n'importe qui. Cela pouvait signifier qu'on se comportait de façon « non civilisée ». Qu'on dépassait les limites de la cruauté humaine telle qu'on l'imaginait. Ou qu'on était un « sale chien », et donc pas un être humain. La question de l'humanité, ou du manque d'humanité, avait été purifiée dans le creuset qui était responsable de cette société où se retrouvait désormais cette fillette. La société s'était articulée autour d'une définition précise de qui était humain et ne l'était pas. C'était vraiment aussi simple que cela, sauf que certaines personnes n'étaient pas tout à fait ni tout l'un, ni tout l'autre.

Quand la définition avait des zones d'ombre, une chose demeurait. La victime n'était pas supposée être un être humain. La victime, si elle était humaine ne se laisserait pas aller à la souffrance. La souffrance humaine n'était de la faute de personne d'autre que la victime. Elle était responsable de sa pitoyable existence. Les Arawaks, qui avaient donné un nom à la Jamaïque – « Xaymaca », terre des sources – n'existaient plus. Un vieux livre écrit par un missionnaire dominicain disait que les Espagnols avaient servi les Arawaks en pâture à leurs chiens car ils pensaient que c'étaient des sous-hommes. Le mot Arawak signifiait « mangeurs de farine », en référence au manioc, l'aliment de base de leur alimentation.

Quand il partit pour ses expéditions à l'autre bout du globe, Christophe Colomb avait en sa possession plusieurs livres dans lesquels des créatures qui se trouvaient sur des terres inconnues, jamais explorées, étaient sorties de l'imagination d'Européens blancs et chrétiens. Des êtres à la tête de chien et au corps d'homme. Des personnes ailées qui ne volaient pas. Des êtres qui avaient un pied qui dépassait au sommet de leurs têtes, dont la seule fonction était de leur faire de l'ombre sous le soleil brûlant des tropiques. Des gens qui mangeaient de la chair humaine. Tous des monstres. Tous inhumains. Ces gens que les explorateurs et les philosophes-voyageurs imaginaient comme les habitants des confins de la terre.

Les Européens créaient ces représentations fantastiques en partie pour rendre ces peuples qui existaient bel et bien inoffensifs. C'était comme mettre un visage sur Dieu pour minimiser la terreur. Ils n'étaient pas si différents des auteurs de science-fiction contemporains, ceux-là même qui créent des hordes d'extra-terrestres versant leur propre sang vert sur ces astéroïdes qui tournent, théâtres de leurs combats dans la galaxie. Les véritables habitants ne seront jamais aussi effrayants que ces créatures imaginaires et seront donc plus faciles à assujettir.

Ces peuples imaginaires ont rarement – voire jamais – de traits individuels. Ils forment un tout en ceci qu'ils ont des traits bizarres qui ne permettent jamais de les distinguer les uns des autres. Leur principale caractéristique, c'est de ne pas être des Européens blancs et chrétiens. C'est bien ce cœur des ténèbres-là qui les a imaginés inférieurs aux humains. Qui les a circonscrits. L'imagination fantasque de ce cœur contamina les tribus autochtones de l'Amérique du Nord avec la variole et la syphilis. Détruisit la langue des Mayas et des Incas. Ramena des Africains enchaînés dans le Nouveau Monde où il les fit travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tua neuf millions de personnes, dont six millions de Juifs, dans les camps de la mort en Europe. Tout est lié. Ce ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres des excès de ce cœur.

Clare avait qualifié l'acte de ses camarades d'« inhumain » et il lui faudrait des années pour reconnaître l'origine de ce mot, pour comprendre que, même si leur acte envers la vieille dame était triste, il ne s'agissait pas d'un acte isolé.

**Extrait de *Abeng*, Michelle Cliff.
Traduit de l'anglais (Jamaïque) par Laëtitia Saint-Loubert**

Chapter 11

[...] She lived in a world where the worst thing to be—especially if you were a girl—was to be dark. The only thing worse than that was to be dead. She knew the composition of her school and the constraints of color within. An unease seemed to live in a tiny space in her soul—for want of a better word—and she was struck by what she told herself was unfairness and cruelty while at the same time she was glad of the way she looked and she profited by her hair and skin.

Clare had learned that just as Jews were expected to suffer in a Christian world, so were dark people expected to suffer in a white one. She remembered an incident when an old Black woman was standing at the bus stop across from school and approached two of Clare's classmates and asked them the time. The old lady was dark-skinned and shabby-looking. And the classmates were darker than Clare was—one girl was a scholarship student, the other was the daughter of a civil servant. When the old woman asked the girls to tell her what time it was, they turned away from her and told her to mind her own business. Clare watched this and went over to the old lady, gave her the time, and the threepence busfare she begged, and turned to hiss a question at her classmates: "How could you be so inhuman?"

She decided then and there never again to speak to these girls. She did not tell anyone about the incident and she didn't really know why it happened or why the word "inhuman" was the word which came so swiftly into her mind. Clare did not understand enough about her world and her place in it to question why the old lady had approached the other girls and not herself. Nor could she begin to understand why the two dark girls had responded as they had. The old lady, in her ragged clothes and mashed-down shoes, was only a sad person—a sufferer—to her.

Clare could not be expected to identify with the old lady or her darkness, her poverty or her position of sufferer. She did not think that it was different for her classmates—that they hoped to pass or were being trained to pass beyond the suffering and expectation of their oneness with this state of being and to make a separation for themselves. "A better life."

Again—she did not analyze; she observed. And after that she made her judgment.

"Inhuman" was a horrible word to call anyone. It could mean that you were behaving in an "uncivilized" way. That you were being cruel beyond the bounds of expected human cruelty. Or that you were a "dirty dog," and therefore not human at all. The question of humanness or the lack of it had been purified in the crucible responsible for the society in which this girl now found herself. The society had been built around an absolute definition of who was human and who was not. It really was that simple—except some people were not quite one thing or the other.

When clarity diminished, one thing remained. The sufferer was not expected to be human. The sufferer would not give himself or herself over to suffering were he or she human. Human suffering was the fault of no one but the sufferer. The sufferers were responsible for their own miserable lives. The Arawaks—who had names Jamaica, Xaymaca, land of springs—existed no longer. One old book written by a Dominican missionary said that the Spanish had fed the Arawaks to their dogs because they found them less than human. The name Arawak meant "eaters of meal," a reference to cassava—the staple of their diet.

When he left on his journeys across the curve of the globe, Columbus carried with him several books in which the white Christian European imagination had carved images of the beings in unknown and unexplored lands. Dog-headed beings with human torsos. Winged people who could not fly. Beings with one foot growing out of the tops of their heads, their only living function to create shade for themselves in the hot tropical sun. People who ate human flesh. All monsters.

All inhuman. The people the explorers and the philosophers of exploration envisioned would inhabit the ends of the earth.

In part the Europeans created these fantastic images to render the actual inhabitants harmless. Like putting a face on God to minimize the terror. They were not unlike modern-day science fiction writers—those who create alien hordes who spill their own green blood on the spinning asteroids where their extraterrestrial battles are fought. The true inhabitants will always be less fearsome than these imaginary creatures and therefore easier to conquer.

Imagined inhabitants will have few—if any—individual characteristics. They will have bizarre features by which they are joined to one another, but none which are specific to themselves. Their primary feature is their difference from white and Christian Europeans. It is *that* heart of darkness which has imagined them less than human. Which has limited their movement. The fantasies of this heart infected the Native tribes of North America with smallpox and with syphilis. Destroyed the language of the Mayans and the Incas. Brought Africans in chains to the New World and worked them to death. Killed nine million people, including six million Jews, in the death camps of Europe. This is one connection. These are but a few of the heart's excesses.

Clare had called her classmates “inhuman” —and it would take her years to recognize the source of this word—to understand that while their act toward the old woman was a sad act, it had a foundation.

Excerpt of *Abeng*, by Michelle Cliff.

Page Break